



LES P TINS DE L'ARAPS

Editorial

Chers amis, chers adhérents,

L'Association pour la Recherche Archéologique au Pays de Sarrebourg a mené avec constance, durant l'année 2014 et début 2015, ses actions de recherche, de mise en valeur et de vulgarisation du patrimoine archéologique de notre région..

Notre action s'est poursuivie au travers de fructueux échanges avec le Service Régional de l'Archéologie, l'ONF, le Club Vosgien de Saint-Quirin, la Communauté de Communes des 2 Sarres, la Ville de Sarrebourg et le Musée du Pays de Sarrebourg.

Chers adhérents Arapsiennes et Arapsiens, nos diverses activités archéologiques nous permettent justement de travailler avec le recul indispensable dans le climat sociétal et économique ambiant.

En effet, de profondes transformations et mutations s'opèrent dans notre société...

La vigilance s'impose pour la protection, la préservation du patrimoine archéologique...

Les projets et l'espoir en 2015 ne manquent pas non plus. Ils verront, nous le souhaitons, l'amélioration de la qualité d'accueil et de re-découverte de certains sites telle la Croix Guillaume par exemple, pour le bonheur et l'enrichissement culturel du plus grand nombre !

Le Président,

Roland Mangin

La prospection inventaire

Muriel Rohmer

La prospection inventaire est une démarche de terrain indispensable pour appréhender un secteur géographique et évaluer son potentiel archéologique. Elle dresse l'inventaire des sites archéologiques d'un territoire, quelles que soient les périodes d'occupation.

Une démarche scientifique et rigoureuse

Pour œuvrer dans un cadre légal, toute prospection doit faire l'objet d'une demande d'autorisation préfectorale délivrée par le Service régional de l'archéologie. Elle nécessite également l'accord du propriétaire des parcelles prospectées.

Le patrimoine archéologique est un bien culturel non renouvelable et son étude exige des compétences et des méthodes spécifiques. Les structures repérées doivent faire l'objet d'une localisation précise. Il peut être utile, dans certains cas, de collecter le matériel archéologique visible en surface. Le prospecteur ne prélèvera alors que les objets pouvant apporter des informations d'ordre chronologique, typologique ou fonctionnel.

Après chaque campagne, les prospecteurs sont tenus de rendre un rapport exposant les résultats de leurs recherches.

Les méthodes de prospection

Il existe plusieurs méthodes qui peuvent être complémentaires et permettent par combinaison, d'obtenir de nombreuses informations.

- *La prospection géophysique* a pour caractéristique d'assurer la détection de structures enfouies à partir de mesures effectuées à la surface du sol. En archéologie, deux méthodes sont utilisées. La première consiste à mesurer les variations de résistivité des sols à la diffusion de courants électriques, la seconde à mesurer le champ magnétique terrestre. Ces techniques permettent de repérer et de cartographier les structures et les vestiges enfouis (murs, fossés...).

- *La prospection aérienne* consiste à repérer et identifier les vestiges enfouis en les survolant à basse altitude. Elle enregistre quatre types d'anomalies : les ombres portées, les variations de la couleur du sol, l'apparition de traces d'humidité et les variations de croissance de la végétation. Ces phénomènes peuvent indiquer la présence de bâtiments anciens, de fossés, de chemins.

Ces méthodes ne s'appliquent pas à tous les terrains. Elles sont difficiles, par exemple, à mettre en œuvre en forêt. Les arbres et la végétation ne facilitent pas les observations.

- *Le LiDAR (light detection and ranging) ou scanner laser aéroporté*

Le principe du LiDAR consiste à survoler à basse altitude la zone d'étude à l'aide d'un avion équipé d'une source laser qui balaye la surface terrestre, par bandes de quelques centaines de mètres de largeur (Joinville *et al.*, 2003 ; Bilodeau et Deroin, 2008). Les impulsions laser sont interceptées par le sol et par les vestiges, et réfléchies en direction de l'avion où un capteur détecte l'intensité et le temps de retour du signal. Un des avantages du LiDAR est sa capacité à percer la couverture végétale.

En 2006-2007, cette technique a été appliquée en forêt de Haye, près de Nancy (Georges-Leroy *et al.*, 2011). Le LiDAR a permis de repérer et cartographier des vestiges. Il a fourni des apports considérables par rapport aux méthodes de prospection au sol à savoir une augmentation du nombre de vestiges découverts et une amélioration de la localisation des vestiges cartographiés. Par contre, ces données LiDAR comportent des points qui ne correspondent pas seulement à des vestiges, mais également aux éléments du paysage (bâtiments actuels, lignes à haute tension...). Il convient donc de supprimer les points qui ne sont pas pertinents. Il peut être utile alors de confronter les informations obtenues grâce au LiDAR aux données de prospection pédestre.

- *La prospection pédestre*

Depuis plusieurs années les membres de l'Araps, en sillonnant la forêt domaniale de Saint-Quirin, ont découvert des sites qui témoignent de l'occupation de ce secteur du Piémont vosgien dès l'époque romaine : parcellaires gallo-romains, carrières médiévales, verrerie d'époque moderne... (*Les Potins de l'Araps*, n°12, p.9 et n°13, p.5-6). Les sorties se font l'hiver durant le repos végétatif ; la lecture du sol est ainsi moins perturbée par le couvert végétal.

En parcourant le terrain, les prospecteurs repèrent les traces d'aménagements. Ils relèvent tout indice permettant de localiser la présence de sites archéologiques : murs de parcellaires, concentration de vestiges à la surface du sol, nature du sol, micro-reliefs, etc... Chaque indice fait ensuite l'objet d'une locali-



cl. DH

sation précise. Il est positionné par satellite (Global Positioning System, GPS). Ce système enregistre à partir du nombre, de la position et de l'altitude des satellites, les coordonnées géographiques de chaque point. La position des objets significatifs est ensuite reportée sur une carte IGN. Les relevés réalisés à l'aide d'un GPS permettent d'inventorier et de donner une image précise des structures repérées.

La prospection pédestre reste indispensable pour vérifier au sol les informations fournies par les autres méthodes, telles la prospection aérienne et le LiDAR.

L'exploitation des données

Les données issues du GPS peuvent être exportées vers un SIG (Système d'Information Géographique). Ce dernier permet la gestion et la représentation sur une carte de la répartition des entités archéologiques. Les informations recueillies lors des prospections alimentent la carte archéologique qui est une base de données, recensant la totalité du patrimoine archéologique sur l'ensemble du territoire. Elle est à la fois un instrument de recherche pour les archéologues, un outil de décision et de gestion du patrimoine pour le SRA et un moyen d'information du public.

La prospection inventaire permet de comprendre la répartition spatiale des installations humaines, d'identifier leurs fonctions et leur durée dans le temps. Elle contribue également, en faisant apparaître les zones sensibles, à une meilleure protection du patrimoine archéologique. Prospecter systématiquement les massifs forestiers permet de protéger les vestiges de toute dégradation en les intégrant, par exemple, à la gestion forestière. Les résultats positifs d'une prospection ou la menace qui pèse sur un site peuvent motiver aussi la programmation de sondages (*Les Potins de l'Araps*, n°12, p.10-12 et n°13, p.7-11) ou de fouilles archéologiques.

Bibliographie

BILODEAU, C. et DEROIN, J.-P., Le principe du LiDAR, son utilisation et ses limitations en archéologie, *Archéopages*, 23, p. 65-68, 2008.

JOINVILLE, O. DE, SAUR, S. et BRETAR, F., Le levé laser aéroporté : techniques, applications et recherche, *Bulletin d'information scientifique et technique de l'IGN*, 74 (2003/3), p. 37-52, 2003.

GEORGES-LEROY M., BOCK J., DAMBRINE E. et DUPOUEY J.-L., Apport du LiDAR à la connaissance de l'histoire de l'occupation du sol en forêt de Haye, *ArchéoSciences*, 35, p. 117-129, 2011.

Les Potins de l'Araps, n°12 – mars 2013.

Les Potins de l'Araps, n°13 – mars 2014.



cl. DH

Prospections archéologiques en forêt domaniale de Saint-Quirin : ou les pochettes surprises forestières !

Dominique Heckenbenner

Alors que notre équipe de prospection œuvrait au Streitwald (forêt domaniale de Saint-Quirin) à la fin de l'hiver 2013-2014, notre attention a été attirée par les travaux forestiers à proximité de la Croix Guillaume. Nous connaissions dans ce secteur l'existence d'une verrerie et nous nous doutions bien que les débardages pouvaient porter atteinte à ce type de vestige. Les pluies avaient dégradé les sols qui, en raison d'un hiver particulièrement doux, n'étaient pas gelés. Les engins avaient donc tout loisir de s'enfoncer sur les terrains gorgés d'eau.



cl. DH

Or, on le sait, les vestiges archéologiques sont peu enfouis en forêt. De plus, sur les versants, l'érosion déstabilise les structures et entraîne les objets vers le bas. Le fait de tirer un arbre sur une pente ne fait qu'accentuer ce phénomène. Quant au passage des engins forestiers de plusieurs tonnes sur ces secteurs particulièrement fragiles, il tourne vite à la catastrophe.



cl. JLS

L'Araps a donc focalisé ses efforts durant plusieurs mois sur la verrerie, en effectuant une prospection fine et des géolocalisations à l'aide du GPS. Les éléments techniques (parois de four, coulées de verre) et le mobilier (creusets, céramique) apparents dans l'humus et dans les souches, ont été prélevés selon un quadrillage établi.

Les verreries itinérantes (volantes) à la fin du Moyen Âge : un patrimoine particulièrement fragile

Nos prospections nous ont amenés à découvrir plusieurs sites verriers sur le territoire de Saint-Quirin. Certains étaient connus de longue date (Stenger 1989) sans pour autant être précisément localisés. Nicolas Meyer a publié récemment un état des lieux succinct de ces sites, avec des cartes de localisations plus précises (Meyer 2011). Cependant aucune de ces verreries n'a été fouillée ni étudiée.



cl. DH

La verrerie de la Basse du Loup est particulièrement intéressante. Sa situation à la naissance d'un vallon orienté nord-nord-est/sud-sud-ouest permettait un appel d'air nécessaire à la bonne marche des fours. Le chemin d'accès, encore perceptible dans le paysage traverse le ruisseau par un gué en aval de la source principale sans doute aménagée (installations de lavage ?). Une deuxième source située à l'ouest de la première se perd au bout de quelques mètres, sans doute dans une anfractuosité de la roche.

Deux plates-formes correspondant de toute évidence à des installations de fours ont été localisées. De gros blocs de grès taillés qui ont dévalé la pente en sont les probables vestiges.

Les dépotoirs de la verrerie ont été déversés sur la



Paroi de four vitrifiée

cl. DH

pende. Il a été possible de distinguer deux ensembles différents correspondant par leur position aux deux fours. Au cours des siècles, les éléments les plus lourds ont glissé en bas de la pente si bien que la zone de rejets atteint aujourd'hui 1500 m².

Le dépotoir est constitué de fragments de parois de



Creuset

cl. JLS

fours recouverts de verre fondu et de creusets brisés. Quelques fragments de verre plat et quelques fragments de verre de couleur verte et bleu de cobalt ont été découverts. La céramique fournit une datation de la fin du XV^e et du XVI^e siècle.

Plusieurs plates-formes aux alentours laissent penser qu'il existait des zones de stockage (sable, fougères, produits finis), de transformation et de lavage de cendres de fougères, voire d'habitations.

Plus de 130 kg d'éléments techniques ont été récoltés ainsi que près de 30 kg de creusets. Ce mobilier est en cours d'étude.

Que sait-on de la verrerie ou plutôt des verreries précoces de Saint-Quirin ?

Les vestiges archéologiques constituent souvent les seules traces du passé verrier antérieur au XVII^e siècle. Si le secteur de la Vôge est bien documenté, les sources sont beaucoup plus rares pour le Pays de Sarrebourg ... sauf pour la verrerie de Saint-Quirin mentionnée à plusieurs reprises.

La plupart des ouvrages récents concernant les verreries de Saint-Quirin portent sur les XVIII^e et XIX^e siècles (Stenger 1989, Glad 1999) bien que dans son ouvrage consacré aux verreries et verriers du Pays de Sarrebourg, Antoine Stenger consacre un petit chapitre aux verreries forestières itinérantes.

En 1849 cependant, Henri Lepage avait transcrit les archives de Meurthe-et-Moselle concernant les verreries des XVII^e et XVIII^e siècles (Lepage 1949). Mais l'ouvrage de référence reste la thèse magistrale de Germaine Rose-Villequey (Rose-Villequey 1970) qui a étudié minutieusement toutes les sources d'archives concernant les verreries lorraines du début des temps modernes c'est-à-dire jusqu'au début du XVII^e siècle. Ainsi en 1513 l'imprimeur typographe Johann Schott à Strasbourg ajoute des remarques sur les suppléments de la Géographie simplifiée de Ptolémée : « *Sanctus Quirinus : hic sunt specula* ». Volcyr de Serrouville, historiographe du Duc Antoine, mentionne « à Saint Curien (Saint-Quirin), l'on fait les plus beaux miroirs de la Chrétienté ». Cette appréciation est reprise plusieurs fois, notamment en 1552 dans la cosmographie de Sébastien Münster où Saint-Quirin est dit centre de fabrication et d'équipement des plus beaux miroirs à côté du travail courant du verre, ce qui signifie que les miroirs étaient garnis.

On apprend aussi que dans le château de Pont-Saint-Vincent, il y avait « un miroir fin de Saint-Quirin encadré d'argent doré » et au Palais ducal de Nancy en 1543, plusieurs miroirs garnis d'argent ainsi que



Fragment de verre bleu

cl. DH

des miroirs convexes et concaves (Rose-Villequey 1970, 64-65).

A la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle, les ducs de Lorraine subventionnent largement les Jacquemin (Barthélemy et son fils Claude), verriers à Saint-Quirin pour payer les matériaux nécessaires à la fabrication des miroirs et pour construire deux nouvelles verreries dans la forêt de Bousson (près de Saint-Sauveur) et à Hattigny (Rose-Villequey 1970, 552).

Toutes ces informations mériteraient d'être reprises et confrontées aux données de terrain.

Les archives ne mentionnent en effet aucune localisation précise (A. Benoît parle d'une verrerie sise à une lieue à l'est de Saint-Quirin, localisation qui correspondrait à Lettenbach). La présence d'une verrerie plus ancienne à l'emplacement de la verrerie du XVIII^e siècle n'est pas avérée. Rien ne prouve non plus, si ce n'est sa datation et l'importance du mobilier, que la verrerie de la Basse du Loup, à la source du ruisseau de Lettenbach et très proche de ce hameau, soit celle attestée dans les sources d'archives. Certes, on a peine à croire que des vestiges si ténus, en pleine

forêt, puissent avoir été jadis une verrerie de renom. Outre le fait qu'on ait une idée imprécise de l'agencement d'une verrerie à cette période, on sait aussi que quelques siècles suffisent à effacer rapidement et durablement les traces du passé.

Seules une fouille exhaustive et des analyses pourraient apporter quelques réponses à ces questions.

Bibliographie

Lepage H. – *Recherches sur l'industrie en Lorraine et principalement dans le département de la Meurthe*, Mémoires de l'Académie Stanislas, 1849-51.

Meyer N. - Hommage à Antoine Stenger. Nouvelles données sur les verreries forestières du massif vosgien, *Le verre en Lorraine et dans les régions voisines* (Actes du colloque international, 26e rencontre de l'AFAV, Metz, 18-19 novembre 2011), p. 357-360.

Meyer N. - Les verreries médiévales et modernes du massif vosgien, *L'En verre du décor*, catalogue de l'exposition du Musée de la Cour d'Or, Metz-Métropole, 2011. p. 83-86.

Rose-Villequey G. - *Verre et verriers de Lorraine, au début des temps modernes*, Nancy, 1970.

Stenger A. - *Verreries et verriers au Pays de Sarrebourg. Chroniques historiques*, N° 3, Drulingen, 1989.

Les plus anciennes recettes concernant la fabrication du verre remontent au XII^e siècle ; elles ont été transcrites par le moine Théophile. La préparation est à base de sable de rivière et cendres de hêtre. Héraclius préconise l'utilisation de cendres de fougères. Agricola recommande l'utilisation de la soude ou de cendres végétales comme fondant (pour abaisser la température de fusion de la silice). Le procédé de façonnage est sans doute celui du manchon ou soufflage de verre en cylindre, typiquement allemand.

L'Escalopier C. - *Théophile, prêtre et moine, essais sur divers arts*, Paris, 1924

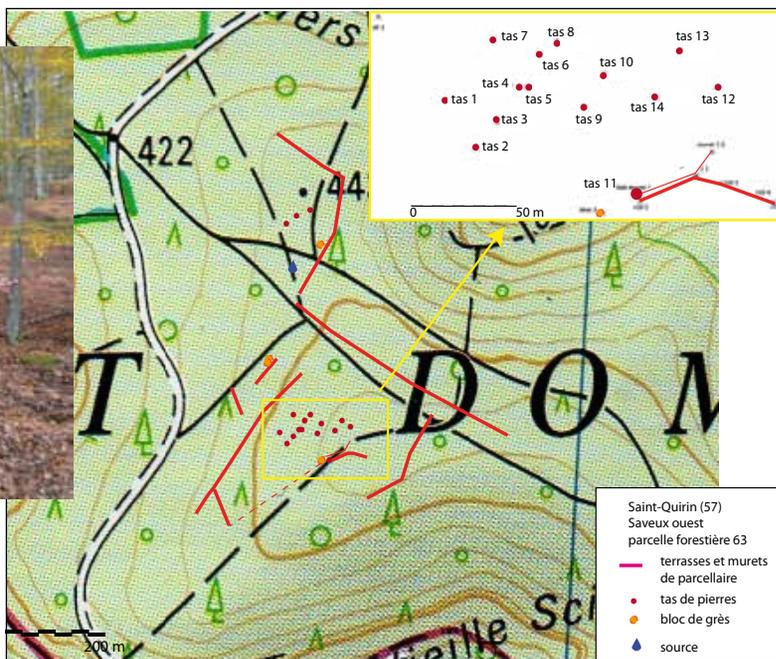
Héraclius, *De coloris et artibus romanorum*

Agricola, *De re metallica*, Bâle, 1561, H. C. Hoover éd. New-York, 1950

La préservation du patrimoine forestier



Les prospections 2014 se sont essentiellement orientées vers les secteurs concernés par l'exploitation forestière en concertation avec l'ONF : relevés GPS systématiques, cartographie des sites, balisage.



cliché et Dao DH

Des premiers émaux à la coulée des larmes

Denis Haguenaer



Denis Haguenaer, acrylique (2 m x 4 m), d'après l'œuvre d'Edouard Pingret : *la visite de la duchesse du Berry à Saint-Gobain en 1824*, coll. de Saint-Gobain.

Objet de fascination ou de première nécessité, fruit du hasard ou de l'ingéniosité de l'homme, le verre sera à l'origine d'une des plus belles pages de l'industrie française.

De Babylone à Saint-Gobain

A la recherche incessante du beau (émaux de couleur sur les poteries, bijoux, parures ...) s'ajoute, à partir de 1500 avant J.-C., la production des premiers objets utilitaires. A compter de 250 avant J.-C., l'invention du verre soufflé par les Babyloniens va donner une nouvelle impulsion à l'artisanat verrier en permettant la fabrication en grande série. Le verre, jusque là considéré comme un luxe, se démocratise.

Si les premiers centres verriers en Gaule semblent datés du 1er siècle, l'industrie verrière française prendra son véritable essor au XVII^e siècle avec la Manufacture Royale des Glaces. Cette compagnie, mise en place par Colbert en 1665, est destinée à affranchir la France des produits de Venise, épice, depuis le XIII^e siècle, de l'artisanat verrier en Europe.

La Manufacture Royale des Glaces s'installe en 1693 dans le village de Saint-Gobain, dans l'Aisne, qui lui donnera son nom.

La ruée vers l'est

En Lorraine, des vestiges de l'industrie verrière datant de la fin du XV^e siècle sont découverts à proximité du hameau de Lettenbach. Cette région aux forêts abondantes devient une nouvelle terre d'accueil pour ce secteur d'activité.

Les verriers vont y trouver les matières indispensables à l'exercice de leur art :

- Le bois pour alimenter les fours
- Le sable (la silice étant l'élément vitrifiant de base)
- La potasse (élément fondant qui abaisse la température de fusion de la silice) provenant des cendres de fougères ou même de petit bois
- La chaux (stabilisant)
- Et enfin l'eau, pour le lavage des sables et des cendres.

De l'artisanat à l'industrie

Au XVIII^e siècle, les verreries jusqu'alors itinérantes, se stabilisent et font apparaître des financiers non verriers.

Industrialisation, spéculation, prolétariat ouvrier, division du travail, développement technique, rende-

ment, profits ... L'esprit capitaliste fait son entrée et sera dès lors partie intégrante de l'industrie verrière.

En 1737, le roi donne son accord pour construire deux verreries sur le territoire du prieuré de Saint-Quirin ; la production va consister en gobeletterie et en verre à vitre.

En 1797, Cirey, voisine de 15 km, voit ses forges, créées en 1760, se convertir en verrerie et par conséquent, entrer en concurrence avec Saint-Quirin.

Après une autorisation provisoire, Benjamin MALHERBE, propriétaire des forges et de la papeterie de Cirey, obtient la confirmation par Napoléon, le 28 octobre 1805, de la conversion des forges en une verrerie à trois fours.

MALHERBE, premier industriel de Cirey, a su, avec trois négociants auxquels il afferme son usine, développer une production massive et optimiser le site pour de meilleurs rendements. En 1817, quatre ans après sa mort, l'ensemble industriel (papeterie et verrerie) est acquis par la compagnie de Saint-Quirin et Monthermé.

Cirey, plaque tournante de la glace

En 1822 succède au procédé de soufflage (qui permettait la fabrication de gobeletterie ou de verre à vitre) LE COULAGE DE VERRE EN TABLE pour fabriquer des glaces de plus en plus imposantes. L'usine de Cirey voit son domaine d'exportation s'étendre des Etats-Unis à la Chine en passant par les capitales européennes.

Si l'usine est dans un premier temps confiée à Antoine de GUAÏTA, c'est sous la direction d'Auguste CHEVANDIER (directeur de Saint-Quirin depuis 1808) que la glacerie de CIREY connaîtra, à partir de 1830, sa plus forte renommée et se placera en première ligne des concurrents de Saint-Gobain.

CHEVANDIER, à l'image des dirigeants de la compagnie de Saint-Quirin, Cirey et Monthermé, saura allier gestion et maîtrise technique.

En 1845, la baisse d'activité entraîne la fermeture des verreries de Saint-Quirin et Monthermé. Dans le même temps Saint-Gobain parvient à se diversifier avec l'industrie chimique.

Ce nouveau rapport de force auquel s'ajoute la concurrence intérieure et belge va être à l'origine de la fusion entre Cirey et Saint-Gobain, avec en 1858 la création des MANUFACTURES DES GLACES ET PRODUITS CHIMIQUES DE SAINT-GOBAIN, CHAUNY, et CIREY. Le pouvoir décisionnel sera à Saint-Gobain.

En plus d'une gestion désormais à distance, Cirey

voit ses profits directement impactés par le coût des matières premières qu'il faut importer massivement, notamment la houille qui remplace en 1864 le bois comme moyen de combustion ou le sable qui provient de Fontainebleau.

La création en avril 1870 d'une ligne ferroviaire entre Avricourt et Cirey pour acheminer les matières premières symbolise à elle seule les difficultés auxquelles est confrontée la glacerie de Cirey pour rester compétitive.

Dans cette seconde moitié du XIX^e siècle, après avoir été un atout déterminant, une verrerie enclavée dans une région boisée devient un handicap.

L'implantation de plusieurs glaceries à l'étranger, la guerre de 1870 et la crise générale qui en découle entraînent une dégradation de la situation à compter de 1878.

En 1903, le conseil d'administration supprime une partie de la production. L'usine de Cirey va désormais fabriquer des produits spéciaux : opalines, marmorites, dalles, tuiles, hublots et autres produits moulés. Un seul four reste destiné à fournir des glaces pour la région.

En 1918, les dégâts occasionnés par la guerre sont considérables, il faudra deux ans pour remettre l'usine en route.

Conséquence de la crise de 1929, répercussion des accords de Matignon en 1936 qui octroie une augmentation des salaires de 6 à 15%, la glacerie de Cirey devient de moins en moins rentable. Saint-Gobain décide de cesser toute activité sur ce site au 31 décembre 1938.

La verrerie de Cirey, autrefois acteur d'un des fleurons du développement industriel et du patrimoine culturel français, était-elle condamnée dès 1858 ? La fusion de deux compagnies est-elle toujours une relation unilatérale empreinte d'un réalisme carnassier ? Les questions restent posées mais en 2015 le fair-play est de rigueur pour saluer le développement stratégique d'une manufacture qui aura toujours su s'adapter avec pertinence aux différents changements conjoncturels et aux événements majeurs qui jalonnèrent son parcours depuis 1665.

Sources :

STENGER A. - *Verreries et verriers au pays de Sarrebourg*, Sarrebourg, 1988.

BRUMM V. - *Un pays du verre et du cristal : les Vosges du nord au siècle des lumières*, 2003-2004.

PHILBERT J.-P. - *Les vallées de la Haute-Vezouze au fil du temps*, 1996

Archives de Saint-Gobain

L'entretien paysager de la Croix Guillaume

Dany Gérard

Outre l'intérêt archéologique pour le site de la Croix Guillaume, les visiteurs apprécient aussi la quiétude qui se dégage du lieu et au fil des saisons, ils peuvent admirer les effets de lumière jouant sur les feuillages et les plantes fleuries. Ceux-ci forment alors un bel écrin pour les vestiges du passé gallo-romain.

Après les fouilles (1994 à 1999), le site est devenu une clairière qu'il faut maintenir pour que les structures mises au jour ne retournent pas dans l'ombre de la forêt sous la végétation.

Depuis 1999, le sol complètement dénudé a donc été colonisé par une végétation nouvelle

L'Araps est chargée de son entretien régulier (les dimanches matin 9 h 30 – 12 h de avril/mai à septembre pour les amateurs !). Nous bénéficions de l'aide ponctuelle des agents de la Communauté de Communes des 2 Sarres au moment des Journées Européennes du Patrimoine plus particulièrement.

La végétation arboricole

De nombreux **Bouleaux** – *Betula pendula* – Bétulacées – se sont installés spontanément sur cet espace libre ; c'est une espèce pionnière, peu exigeante et vite envahissante.. Nous l'éliminons systématiquement malgré son intérêt esthétique et ses nombreux usages et propriétés.

Le **Mélèze** –*Larix decidura* – Pinacées - a plus de chance car nous en protégeons quelques uns sur le site. C'est aussi une espèce aimant la lumière, peu exigeante quant à la richesse du sol. Il éclaire le paysage d'une belle note jaune orangée avant de perdre ses aiguilles, en automne.

Le **Pin sylvestre** – *Pinus silvestris* – Pinacées - est bien présent. C'est aussi une espèce de lumière, pouvant jouer le rôle de pionnière. Nous avons voulu favoriser son développement en le protégeant du gibier. Les plus développés commencent à apporter une ombre bénéfique en été.

Le **Houx** – *Ilex aquifolium* – Aquifoliacées – dont le feuillage est persistant, occupe le pourtour du site, en bordure de forêt. Il apprécie l'ombre que lui procurent les grands arbres de la périphérie.

Il est protégé par les forestiers pour la valeur de son bois qui est dur, avec un grain très fin, permettant le tournage, la sculpture.

D'autres espèces d'arbres tentent de profiter du ter-

rain libre : quelques **saules**, des **chênes**, des **hêtres**. Mais en général, nous ne favorisons pas l'installation des espèces feuillues à cause de l'épaisse litière qui suit la chute des feuilles en automne, exception faite pour le **Sorbier des oiseleurs** – *Sorbus aucuparia* – Rosacées – qui offre une nourriture hivernale à certaines espèces d'oiseaux. C'est un arbre s'accommodant bien du terrain acide et rocheux de la Croix Guillaume. Il a besoin d'une pluviosité conséquente et il est commun en montagne.

Des **Sapins pectinés** – *Abies alba* – Pinacées - et quelques **Epicéas** -*Picea abies* – Pinacées - voudraient aussi prendre leur place mais leur emprise au sol nous incite à manquer de tolérance envers eux...

La végétation arbustive et les sous-arbrisseaux

Elle est combattue régulièrement par nos sécateurs car si l'on n'y prend garde, elle dissimule vite les éléments rocheux du site. Le **Genêt à balais** – *Cystisus*



Genêts

cl. DG

scoparius – Fabacées ou Papilionacées – est l'espèce la plus colonisatrice de cet espace en pleine lumière. Une autre espèce de la même famille, aux exigences chimiques et écologiques semblables, le **Genêt des teinturiers** – *Genista tinctoria* – Fabacées – s'est installée mais elle est plus discrète par sa taille. La **Callune** – *Calluna vulgaris* – Ericacées – que l'on nomme communément mais faussement bruyère, est l'espèce la plus répandue actuellement sur le site. Nous l'avons laissée s'implanter car elle assure une couverture au sol tout en permettant une bonne lisibilité des vestiges. La callune est une espèce pionnière dont les racines émettent des substances chimiques qui inhibent le développement d'autres végétaux croissant dans son entourage, ce qui est une propriété intéressante dans ce cas précis. Par contre, il sera nécessaire de la tailler car elle pourrait atteindre des dimensions trop importantes.

Un autre sous-arbrisseau de nos montagnes vosgiennes, la **Myrtille** – *Vaccinium myrtillus* – Ericacées – voisine avec la callune ; elles sont toutes deux de la même famille et elles contribuent pareillement à l'acidification du sol. Les fruits de la myrtille ont de nombreuses appellations selon les régions où elle pousse (montagnes des Vosges, Jura, Alpes, Pyrénées, Massif Central, Ardennes, landes du Massif Armoricain) : airelle, brimbelle, pouriot, lucet, bluet, aire... La plante elle-même peut se nommer : cousinier, maurette, gueule noire, raisin des bois, raisin de bruyère, aradech.....

Si les baies sont encore très recherchées aujourd'hui, autrefois, ses feuilles étaient aussi très utilisées en médecine populaire.



Digitalis

cl. DG

La végétation herbacée

A partir de juin, les **Digitalis pourpres** – *Digitalis purpurea* – Scrophulariacées – colorent élégamment la clairière. Elles sont bisannuelles et s'implantent à la lumière (elles sont héliophiles) et sur sols siliceux.



Fougères

cl. DG

On les appelle souvent grandes digitales ou gants de Notre-Dame et sont connues pour la grande toxicité du principe chimique qu'elles contiennent, la digitaline, employée dans la pharmacopée.

Sur les emplacements des sépultures, vous pourrez remarquer une plante vivace, couverte de poils d'un blanc cotonneux (plante pubescente) rappelant l'immortelle des sables d'où son nom d'immortelle des bois ou **Gnaphale des bois** – *Omalotheca sylvatica* – Astéracées (ou Composées) – On la rencontre souvent sur les sols forestiers plus ou moins dégradés.

Tout l'été, les nombreuses petites fleurs blanches du **Gaillet des rochers** – *Galium saxatile* – Rubiacées – parsèment le gazon dense formé par les tiges rampantes de cette petite plante. On la laisse recouvrir le sol des anciennes sépultures mais nous devons parfois limiter son expansion sur les éléments rocheux car elle affectionne particulièrement les terrains sablonneux et acides.

Le **Jonc épars** -*Juncus effusus* – Joncacées – a trouvé son habitat dans la grande carrière, là où l'eau de pluie s'accumule avant de s'évaporer ou de s'écouler par le drain datant de l'époque gallo-romaine. C'est une plante très commune sur les sols humides et dépourvus de calcaire, vivace et peu exigeante en éléments nutritifs. Bien qu'un peu envahissant, nous le maintenons car il attire plusieurs espèces de libellules.

Chaque année en septembre, quand nous préparons le

site en vue de l'animation des Journées Européennes du Patrimoine, nous devons éliminer les milliers d'épillets des Graminées (ou Poacées) qui ondulent sous la brise, animant le paysage d'un voile charmant, mais hélas, qui masquent trop les vestiges.

Parmi les plantes herbacées, il en est une que nous n'autorisons qu'au pourtour du site. C'est la **Fougère aigle** – *Pteridium aquilinum* – Hypolépidadacées – Elle appartient à l'embranchement des Ptéridophytes (fougères, prêles, lycopodes, sélaginelles), se reproduisant par des spores et dépourvue de fleurs. Les plantes à fleurs font partie, elles, de l'embranchement des Spermaphytes ou Phanérogames (reproduction par des graines).

De par sa taille (30 cm à 100 cm) et son expansion rapide, la fougère aigle est incompatible avec nos objectifs. Nous l'arrachons sans pitié. D'autres espèces de fougères s'installent plus discrètement dans les anfractuosités des murs ou des rochers.

Nous avons déjà évoqué dans *les Potins de l'Araps* de mars 2014 la présence à la Croix Guillaume du **Lycopode en massue** – *Lycopodium clavatum* – Lycopodiacees – également de l'embranchement des Ptéridophytes et que nous protégeons pour sa rareté, sa fragilité et sa discrétion.

Parmi les plantes dépourvues de fleurs, il ne faut pas oublier les différentes mousses (embranchement des Bryophytes) ainsi que les lichens (embranchement des Thallophytes) mais leur étude en vue de leur détermination exacte demande des compétences approfondies et nous nous contenterons de les citer....

Bibliographie

Rameau J.-C., Mansion D., Dumé G. - *Flore forestière française*, T2 Montagnes, IDF.

Busser C. et E. - *Les plantes des Vosges*, La Nuée bleue.



Lycopodes

cl. DH

Dans les carrières de la Neuve Grange : Une broche tout juste sortie du magasin !

En 2013, lors des sondages réalisés à l'emplacement des carrières présumées de la nécropole de la Neuve Grange à Lafrimbolle (*Les Potins de l'Araps* n° 13, 2014), quelques objets métalliques ont été mis au jour. Deux d'entre eux sont difficilement identifiables, mais en revanche le troisième, découvert dans une cavité sous le front de taille de la carrière 1 par Denis Faure, a pu être identifié : il s'agit d'une broche de tailleur de pierre qui a la particularité de ne pas avoir servi ! Elle est donc neuve ou bien elle vient d'être reforgée.

Il est très rare de trouver de tels outils en carrière (les tailleurs en prenaient soin). Cette découverte prouve que l'on taillait la pierre sur le lieu d'extraction.



Cliché et restauration Laboratoire d'archéologie des métaux- Jarville

Les enduits peints de la villa (?) de Pompey - les Noires Terres (54)

Morgane Thorel*

Les enduits peints ont été découverts en 1994 lors d'une opération de fouille préventive menée par Marc Feller pour l'Afan¹. Trois bâtiments en dur d'époque gallo-romaine ont été interprétés comme des éléments d'un habitat rural, peut-être en lien avec une villa. Les peintures effondrées se trouvaient dans la cave du bâtiment 3, petit bâtiment de forme rectangulaire. Elles provenaient sans doute d'une salle située au rez-de-chaussée. Le ramassage a eu lieu sans relevé ni couverture photographique, ce qui nous prive d'éléments indispensables pour pouvoir effectuer un bon assemblage en laboratoire.



Figure 1 : imitation d'un placage de marbre jaune de Chemtou et de cipolin vert de Carystos séparés par un filet blanc. Cl. MT

Cet ensemble est actuellement conservé pour étude au Musée du Pays de Sarrebourg dans 41 caisses monocouches. Il avait déjà fait l'objet d'un nettoyage et d'un premier assemblage en 2007 grâce aux bénévoles de l'ARAPS encadrés par D. Heckenbenner. Dans le cadre du PCR et de la publication prochaine de cet ensemble inédit, l'étude du matériel a été reprise. Les derniers nettoyages ont été effectués et les remontages ont été réexaminés dans l'espoir de les compléter.

Cette opération touchant à sa fin, il apparaît que nous avons affaire principalement à un décor important en surface couverte et cohérent d'imitations de placages

1. Association pour les fouilles archéologiques nationales qui a précédé l'Inrap, Institut national de recherches archéologiques préventives.

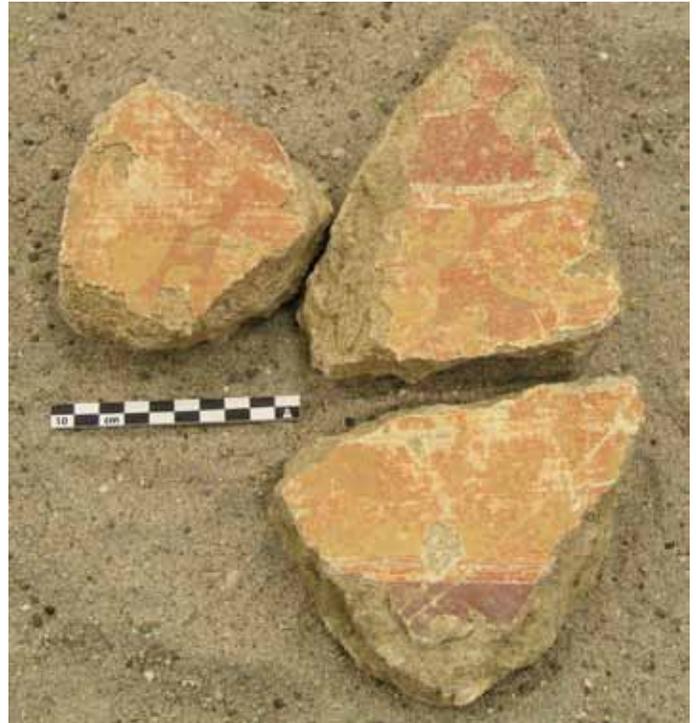


Figure 2 : imitation d'un opus sectile composé d'un cercle (?) de porphyre rouge cerné d'un filet blanc dans un compartiment de brèche jaune de Chemtou limité par un filet blanc et un champ rouge bordeaux. Cl. MT



Figure 3 : imitation d'un opus sectile composé d'un losange (?) jaune cerné d'un filet rouge bordeaux dans un compartiment de porphyre vert limité par un filet blanc et un champ de marbre jaune de Chemtou. Cl. MT



Figure 4 : moulure fictive (?) avec veinure en partie supérieure. Cl. MT

de roches décoratives mais aussi d'*opus sectile*². Les roches décoratives peintes sont courantes aux dernier quart du II^e et troisième quart du III^e siècle de notre ère (datation de l'occupation du bâtiment d'après le matériel céramique trouvé dans le dépotoir afférant) à savoir le Chemtou jaune de Tunisie (fig. 1, 2 et 3), le porphyre vert (fig. 3 et 5), le cipolin vert de Carystos (fig. 1) et le porphyre rouge (fig. 2). Cependant, les remontages ne sont pas très étendus et les quelques plaques remontées ne permettent pas de comprendre l'organisation de ce décor marbré de belle qualité. Quelques éléments architecturaux tels qu'une corniche fictive (?) marbrée rose pâle (fig. 4), une colonne cannelée jaune (?) et un pilastre de porphyre vert (?) monumentalisent ce décor marmoréen (fig. 5). A noter cependant qu'un nombre important de fragments portent une couche picturale extrêmement endommagée ce qui pourrait indiquer que le décor est resté un certain temps en place. Un second décor a été

identifié. Il s'agit d'un décor végétal à fond blanc de taille plus modeste qui lui est peut-être associé mais nous ne disposons pas de fragment-clé permettant de l'établir (fig. 6). Enfin, quelques revers de plaques avec traces de lattis pourraient indiquer qu'un décor de plafond se trouvait également parmi les enduits peints retrouvés dans cette cave.

*Chargée de l'inventaire et du récolement des collections au musée du Pays de Sarrebourg, Projet collectif de recherche sur les enduits peints gallo-romains sur les territoires des Leuques et des Médiomatriques.



Figure 5 : colonne cannelée (?) jaune et pilastre (?) de porphyre vert séparé par un filet blanc d'un champ rouge bordeaux. Cl. MT



Figure 6 : décor végétal sur fond blanc. Cl. MT

2. Technique qui consiste à réaliser des motifs géométriques à l'aide de plaquettes de roches décoratives découpées.

Puzzles en vrac au Musée du Pays de Sarrebourg : les enduits peints de la villa de Saint-Ulrich, pièces 89, 24 et 70

Dominique Heckenbenner

En 2013, les bénévoles de l'Araps avaient reconstitué des stucs provenant des thermes de la villa de Saint-Ulrich (*Les Potins de l'Araps*, n° 13, 2014) et plus précisément du *frigidarium* (salle froide). Ce travail, certes fastidieux, a porté ses fruits puisque ces ensembles ont été confiés par le musée à Alain Wagner, restaurateur spécialiste de ce mobilier, et vont revenir très bientôt sous la forme d'une voûte en forme de coquille et de petites niches.

La zone médiane noire monochrome présente un inter-panneau de 20 cm de largeur. Celui-ci est décoré de motifs de doubles cercles concentriques jaunes et rouges tangents, disposés verticalement les uns au-dessus des autres, ornés en leur centre d'un fleuron blanc et agrémentés de chaque côté de quatre feuilles vertes. Quatre palmettes vertes couronnent le dernier double cercle. Deux bandes vertes à filets blancs séparent l'inter-panneau des panneaux noirs (largeur estimée



cl. MT

Les petites mains de l'Araps ne se sont pas arrêtées en si bon chemin. Ainsi en 2014, les enduits peints du vestiaire des thermes (pièce 89), la pièce 24, la pièce 70 ont été mis sur sable et recomposés.

Les peintures du vestiaire des thermes

Le vestiaire est, comme son nom l'indique, la pièce où l'on se déshabille avant d'entrer dans les thermes. Rappelons brièvement que le parcours de ces bains comprenait des salles tiède, chaude, froide, de sudation, de repos... bref de quoi occuper une bonne partie de la journée.

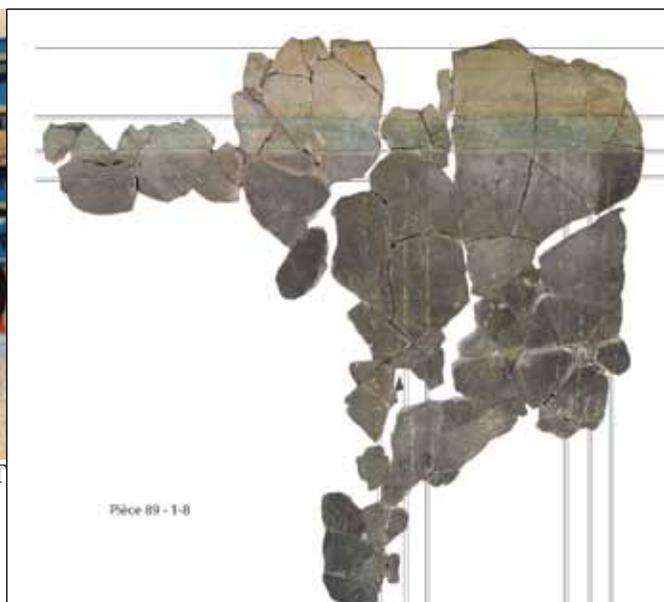
La partie souterraine du vestiaire, réservée au service, était décorée d'un simple enduit peint blanc, encore en partie en place.

Les peintures que nous avons étudiées avaient été découvertes effondrées au milieu de la pièce et provenaient sans doute du rez-de-chaussée.

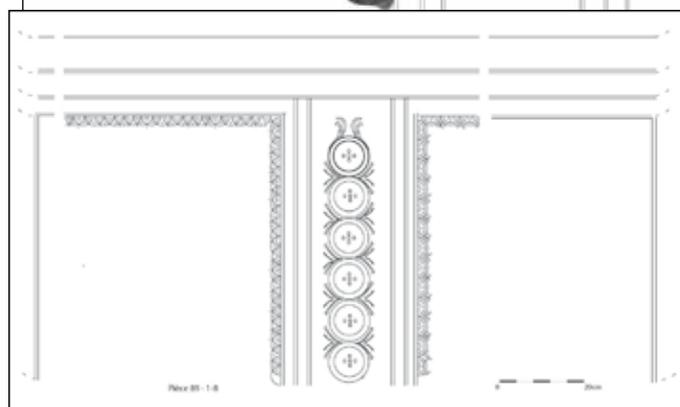
- L'ensemble à fond noir :

Malgré une couche picturale parfois altérée, une partie du décor a été restituée.

La zone inférieure n'est pas connue. Seuls quelques fragments de plinthe rose mouchetée pourraient se rattacher à cet ensemble.



Pièce 89 - 1-0



cliché et Dao DH

100 cm), à bordures ajourées. Sur le panneau de gauche, les bordures sont constituées de demi-cercles jaunes sécants (4-4,2 cm), ornés de fleurons et de points blancs. Les bordures du panneau de droite sont formées de demi-cercles rouges et jaunes concentriques tangents (4-4,2 cm de diamètre) ornés de fleurons verts et de feuilles vertes.

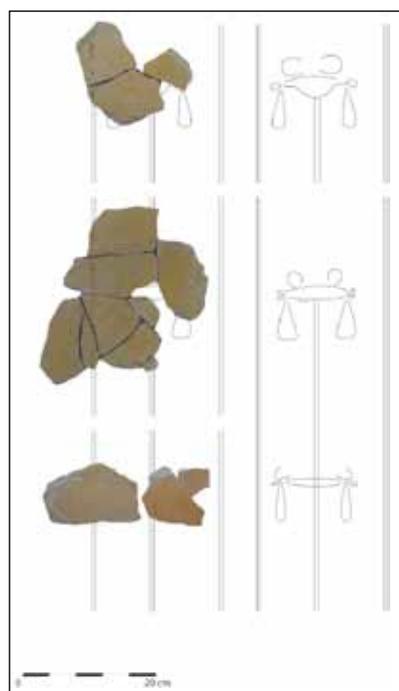
Malgré sa sobriété, cette peinture est exécutée avec soin. Les cercles et les demi-cercles sont minutieu-

sement tracés à l'aide d'un compas. Les analyses de mortier ont montré que la couche de finition comportait de la calcite ou de la poudre de marbre.

- L'ensemble à fond jaune

De la zone inférieure ne subsiste qu'un bandeau rose rehaussé de vert et de blanc. Les couleurs ont été appliquées de manière inégale, peut-être volontairement pour créer un aspect veiné.

La zone médiane jaune monochrome est divisée en panneaux de largeur inconnue et inter-panneaux de 20 cm de largeur, déterminés par de simples filets rouges. Les motifs peints ont disparu laissant une trace ténue



jaune plus soutenue à leur emplacement. Aussi peut-on distinguer sur l'un des inter-panneaux un candélabre très schématique à ombelles rouges, coussinets, nœuds et pans retombants (fig. 5). Le second inter-panneau est orné d'un simple filet vert, de volutes et de tiges adventives vertes et rouges (fig. 6).

L'angle du mur à gauche est souligné par une bande rouge. L'un des panneaux jaunes au moins est limité par une bande rouge formant quart de rond.

- L'embrasure

Plusieurs fragments à fond blanc, mis au jour dans le même contexte stratigraphique que les précédents ensembles, présentent des angles rentrants à 90° et des angles saillants à 140° soulignés d'une bande rouge (fig. 7). Un filet noir vertical est peint à 1,5-2 cm de la bande. Ces éléments appartiennent à une embrasure de fenêtre ou de porte. Des traces de végétaux collés sur l'enduit laissent penser que l'ouverture donnait vers l'extérieur.

Les enduits peints découverts dans le vestiaire des thermes constituent des ensembles originaux au regard des peintures des pièces d'habitation et de réception de la villa. A la fois sobres dans l'utilisation de fonds monochromes, et raffinés dans le choix des

stucs et de motifs tels que les bordures ajourées, ils représentent des exemples significatifs des décors de bains à la fin du I^{er} siècle¹.

Les peintures de la pièce 24

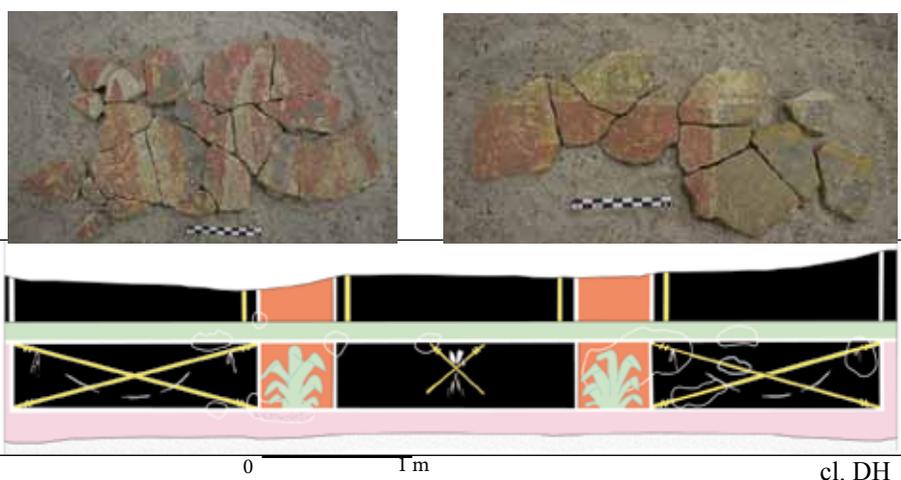
Appartenant au secteur central de la villa, cette pièce a été en partie fouillée en 1988, puis de manière exhaustive en 1992.

Plusieurs plaques appartenant aux murs est, nord et ouest ont été recomposées (une cinquantaine de caisses !!).

La zone inférieure des parois était en partie encore en place. Elle présente une plinthe rose unie, surmontée de compartiments noirs et d'inter-compartiments rouges. Bien que la couche picturale soit en mauvais état, on distingue dans les compartiments noirs, des motifs de thyrses croisés bouletés jaunes, agrémentés de nœuds et rubans mauves. Les inter-compartiments rouges sont ornés de touffes de feuillages verts à tiges recourbées. Une bande verte veinée par endroits, assure la transition avec la zone médiane constituée de panneaux noirs à filets d'encadrement jaune-verdâtre et d'inter-panneaux rouges.

Ce décor est bien daté (première moitié du II^e siècle). Il semble être resté en place longtemps puisqu'il a été en partie masqué par la construction d'un âtre (au III^e siècle). Ce type de peinture était très à la mode à la fin du I^{er} et au début du II^e siècle. En témoignent ne serait-ce que pour la villa de Saint-Ulrich, les peintures de la pièce 70, du péristyle et de la pièce 40.

L'Araps poursuit tout au long de l'année ses travaux sur les enduits peints.



Cette étude débouchera sur la publication du deuxième volume consacré aux enduits peints et stucés chez les Médiomatriques et les Leuques. Merci encore aux arapsiennes et arapsiens pour leur grande patience !

1. Ces peintures ont été présentées lors du colloque de Toulouse en novembre 2014.

Histoire du Jupiter à l'anguipède

Henri Ontabilla

Au printemps 2013, j'assistais à l'inauguration sur le parvis de l'église Sainte-Thérèse à Vasperviller d'une œuvre monumentale, sculpture en acier laqué de rouge vif, représentant un cavalier pourfendant de sa lance un monstre hybride avec buste humain et queue de serpent.

Cette œuvre qui fut offerte aux habitants de Vasperviller grâce à la générosité de tous les acteurs du projet représentait manifestement Saint-Georges ou Saint-Michel terrassant le dragon.



cl. HO

Néanmoins, l'auteur de la maquette ayant servi de base à la construction de la statue, expliqua ce jour-là sa volonté d'évoquer les nombreux mythes faisant intervenir un jeune homme héroïque aux prises avec un dragon tout en faisant référence au « cavalier à l'anguipède », un Jupiter guerrier chevauchant un cheval piétinant une sorte de serpent à buste humain comme on en avait trouvé lors des fouilles du site gallo-romain de la Croix Guillaume à Saint-Quirin et au Donon.

Et c'est ainsi que le 28 mai 2013, le Républicain Lorrain titrait en gros caractères « Vasperviller : Un cavalier à l'anguipède sur le parvis de l'église ».

Ignorant tout de ce cavalier, je décidai de combler cette lacune. Conquis par l'histoire de ce monument, je proposai aux membres du CA de l'ARAPS de rédiger un article sur ce sujet dans «Les Potins».

Aussitôt dit, aussitôt fait. Dès le lendemain, on mettait à ma disposition certains des ouvrages utiles.

Bardé de mes récentes connaissances, tel Candide, je rédigeai le texte suivant :

Le monument du cavalier à l'anguipède

Le cavalier à l'anguipède est un monument de plein air de forme colonnaire plus ou moins important, dénommé « colonne du cavalier à l'anguipède », dans

lequel le segment pilier servait de support à une statue en ronde-bosse, dénommée «groupe du cavalier à l'anguipède».

Cette sculpture sommitale représentait un cavalier vêtu d'un costume militaire romain portant une abondante chevelure ainsi qu'une barbe et une moustache fournies. Il brandissait de sa main droite, levée à hauteur de la tempe, un foudre en métal rapporté, plus rarement une lance et tenait, parfois, de sa main gauche, la roue à trois branches, symbole cosmique des croyances celtes.

Ce personnage chevauchait un cheval de guerre cabré dont les pattes antérieures reposaient sur les épaules d'un monstre au torse et visage humain et dont le bas du corps se terminait par un enroulement de serpent. Le monstre apparaissait agenouillé, le visage distordu par la souffrance et exprimait un sentiment de totale soumission.

Les colonnes les plus simples étaient formées successivement d'un socle, d'un pilier et d'un chapiteau toscan sur lequel reposait le groupe du cavalier à l'anguipède. Ce type de modèle, généralement rencon-



Jupiter de Portieux (88)-MDAAC -Epinal

cl.HO

tré dans notre région, pouvait ne pas dépasser deux mètres de hauteur.

D'autres modèles, beaucoup plus fastueux, richement décorés dans tous leurs segments, pouvaient dépasser les dix mètres de hauteur. Ces colonnes pouvaient alors être posées sur un ou deux piédestaux massifs successifs, de plan octogonal ou quadrangulaire, portant sur chacune de leur face la représentation de dieux romains.

Souvent, dans ces modèles, le chapiteau terminal était lui-même finement historié par la représentation de bustes de personnages masculins ou féminins sculptés symbolisant les quatre saisons.

Les territoires concernés par le cavalier à l'anguipède

Si quelques rares colonnes du cavalier à l'anguipède ont été trouvées en Bretagne et en Auvergne, la quasi-totalité des monuments découverts se répartissaient, de part et d'autre du Rhin, sur sa rive gauche en Gaule Belgique, essentiellement le long de la Sarre et sur sa rive droite, en Germanie supérieure, ainsi que le long du Neckar.

Le secteur Dieuze/Sarrebourg/Saverne/Le Donon, étudié par Karine Boulanger dans son mémoire de DEA de 1996, se distingue des autres secteurs par la plus forte densité de colonnes du cavalier à l'anguipède (46 sur les 267 répertoriés en Gaule et Germanie).

Ainsi rien que sur le site du Donon huit cavaliers à l'anguipède, dont trois sur colonnes, furent mis au jour. Plus proches de nous, les fouilles du site de la Croix Guillaume ont permis de trouver des fragments d'au moins quatre sculptures en ronde-bosse dont trois probables à l'anguipède et

une à l'aigle, modèle exceptionnel dans la mesure où le monstre anguipède est remplacé par un aigle aux ailes repliées. Cette variante ne semble pas posséder d'équivalent en Gaule romaine (ces fragments sont exposés au Musée du Pays de Sarrebourg).

Ces groupes étaient sculptés dans des blocs de grès rose provenant des carrières exploitées sur place d'où la probable présence sur le site même d'ateliers de sculpture.

Le nombre important de groupes de cavalier à l'anguipède découverts dans le piémont vosgien permet de démontrer l'existence d'un contact étroit et constant entre les populations autochtones et la civilisation romaine (ce constat ruine les anciennes analyses selon lesquelles l'occupation de ce secteur, faussement dénommée « civilisation des sommets vosgiens », aurait correspondu à l'absence d'acculturation de la part d'indigènes marginaux et conservateurs, voire à une

résistance des populations locales contre les romains. Au contraire, il semble bien que cette population se trouvait parfaitement intégrée au monde romain tant sur le plan administratif, économique, social, culturel, religieux que politique).

La datation du cavalier à l'anguipède

Les nombreuses recherches entreprises sur le cavalier à l'anguipède démontrent la correspondance totale de cette statuaire avec la période d'occupation gallo-romaine des territoires concernés lesquels correspondent aux lieux d'implantation ou de passage de l'armée romaine positionnée en défense des frontières de l'Empire le long des rives du Rhin et du Danube.

Ainsi, dans leur grande majorité, les monuments situés en Germanie supérieure, peuvent être datés, entre la deuxième moitié du II^e siècle et la première moitié du III^e siècle après J.-C.

Dans ces régions, dès le milieu du III^e siècle après J. -C., de nombreuses colonnes du cavalier à l'anguipède semblent avoir été violemment détruites en lien avec les incursions de divers peuples germaniques, invasions à l'origine ultérieurement

de la chute du limes.

S'agissant de la Gaule Belgique et, plus particulièrement de notre secteur du piémont vosgien, il apparaît que certains monuments ont pu être érigés dès le I^{er} siècle après J.-C. et que leur construction s'est poursuivie jusqu'au III^e siècle après J.-C.

Dans ces territoires, l'abandon ou la destruction des monuments semble pouvoir être fixé entre la fin du III^e siècle et le début du IV^e siècle après J.-C. Ce phé-



Jupiter du Donon (67)

cl. DH



Jupiter de la Croix Guillaume à Saint-Quirin cl. DH

nomène pourrait être attribué à la suprématie de la religion chrétienne en lutte contre le paganisme ou correspondre à l'abandon des sites dont les causes cependant restent encore inconnues à ce jour.

Les symboles et fonctions du cavalier à l'anguipède

Lors de la seconde moitié du XIX^e siècle, date de découverte des premiers fragments, les savants de l'époque y voyaient la représentation purement romaine de Neptune ou Hercule s'opposant au monstre anguipède inspirée du mythe de la lutte des dieux contre les géants.

Cependant, les épigraphies retrouvées sur certaines colonnes démontraient sans conteste que celles-ci avaient été érigées en l'honneur de Jupiter.

Aujourd'hui, par référence aux croyances celtes connues à ce jour, la plupart des auteurs ont assimilé Jupiter, dieu solaire du ciel, maître du foudre, à Taranis, dieu solaire celte du tonnerre porteur de la roue cosmique à trois branches.

Le schéma de la colonne du cavalier à l'anguipède serait ainsi né de la volonté de représenter Taranis, divinité d'origine celte profondément ancrée dans les traditions locales des populations autochtones d'origine majoritairement celtique, par l'intermédiaire de l'iconographie romaine de Jupiter.

De par sa conception d'ensemble originale, certains auteurs ont vu dans la colonne la représentation symbolique d'un arbre cosmique, héritier du culte celte du chêne, et, dans la figure du dieu guerrier, la reprise du thème mythique universel du triomphe du bien sur le mal.

La prise en compte par les études récentes, en sus des caractéristiques intrinsèques de la statuaire, de ses éléments extrinsèques (environnement géographique, social, religieux, politique, etc...) a permis de constater que les mêmes monuments pouvaient avoir des fonctions différentes suivant le lieu et le temps.

Ainsi, en Germanie, où les monuments étaient plus fréquemment exposés en milieu urbain avec un usage collectif officiel à caractère nettement politique, les chercheurs y ont vu la volonté de magnifier le triomphe de l'armée romaine sur les populations barbares repoussées au delà du Rhin et du Danube.

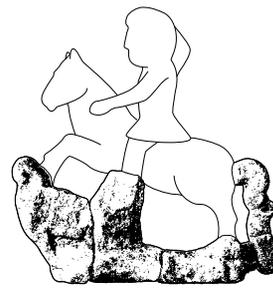
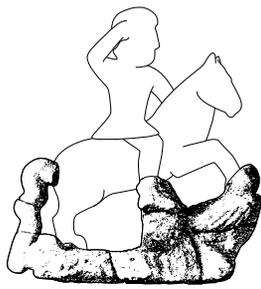
Par contre, en Gaule et plus particulièrement dans notre secteur, la plupart des monuments se trouvaient en milieu rural au sein de propriétés et habitations privées, révélant l'exercice d'un culte essentiellement familial et domestique qui laisse supposer une vénération de Taranis en tant que protecteur de l'habitat et des cultures, régulateur du temps et du climat et garant de la prospérité du domaine et des collectivités agraires.

Épilogue

Cette brève promenade en compagnie du cavalier à l'anguipède me laisse sur ma faim. Combien de points non examinés et sans réponses, d'autant plus que les découvertes les plus récentes apportent bien souvent plus de questions nouvelles que de réponses.

Bibliographie

- HECKENBENNER D., BOULANGER K., MEYER N. et MONDY M. - Le site gallo-romain de la Croix Guillaume à Saint-Quirin (Moselle). Nancy, ARAPS, 2008, 44 p.
- WALTER H. - La sculpture d'époque romaine dans le nord, dans l'est des Gaules et dans les régions avoisinantes. Collection Annales Littéraires, Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2001
- DEYTS S. - Images des dieux de la Gaule. Collection des Hespérides Editions Errance, 1992
- BOULANGER-BOUCHET K. - Les groupes en rond-bosse du cavalier à l'anguipède du secteur Dieuze / Sarre-Union / Saverne / Le Donon. Mémoire de D.E.A. dactylographié, 2 volumes, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, Institut des Antiquités Nationales, sous la direction de X. Lafon, Strasbourg, 1996, 226 p., catal. 184 p.



Groupe du cavalier à l'aigle :
socle avec pied du cavalier (n° 74-103), queue du cheval (n° 356-24-25-33),
aigle (n° 357)
dessin R. Jude et K. Boulanger (Inrap)



Jupiter à l'aigle de la Croix Guillaume
à Saint-Quirin cl. DH

Un Jupiter pour la Croix Guillaume

Les fragments de sculptures des quatre Jupiter de la Croix Guillaume sont conservés au Musée du Pays de Sarrebourg. Aussi le conseil d'administration de l'Araps a-t-il décidé de faire reproduire le Jupiter à l'aigle, groupe inédit dans le monde romain. La sculpture sera réalisée à partir des éléments originaux par Denis Mellinger, le sculpteur qui a exécuté les stèles funéraires présentées sur le site.

La sculpture sera présentée lors des journées européennes du patrimoine 2015 en présence du sculpteur.

Cette manifestation donnera lieu à de nombreuses animations.

Nous sommes à la recherche de financements. Toutes les idées sont les bienvenues !

Programme 2015

- Vendredi 13 mars à 20 h, salle de conférence du musée du Pays de Sarrebourg Conférence de M. Bruno Royet : « Les fondations de la cathédrale de Strasbourg ».
- Dimanche 22 mars : journée des chemins avec le club vosgien de St-Quirin. Nettoyage d'un chemin antique. Rendez-vous devant la mairie de St-Quirin à 9 h (se munir de gants, sécateurs...). Le club vosgien offre l'apéritif et les saucisses.
- Vendredi 27 mars : assemblée générale de l'Araps à 20h au musée du Pays de Sarrebourg.
- Vendredi 10 avril, 18 h, musée du Pays de Sarrebourg : visite de l'exposition « C'était là sous nos pieds... Découvertes archéologiques de la Ligne à grande vitesse Est européenne » sous la conduite de Eric Boes, anthropologue à l'inrap. A 20 h 30, conférence de C. Félieu autour du site d'Eckwersheim.
- Vendredi 29 mai à 20 h 30, musée du Pays de Sarrebourg : P. Lefranc, les sites néolithiques de l'exposition.
- Vendredi 19 juin, samedi 20 juin et dimanche 21 juin : Journées nationales de l'archéologie, conférence-débat, visites...programme diffusé ultérieurement.

•Journées européennes du patrimoine, dimanche 20 septembre : présentation du Jupiter à l'aigle par Denis Mellinger, sculpteur, ateliers d'artistes (plusieurs artistes invités), jeu de piste, visites guidées...

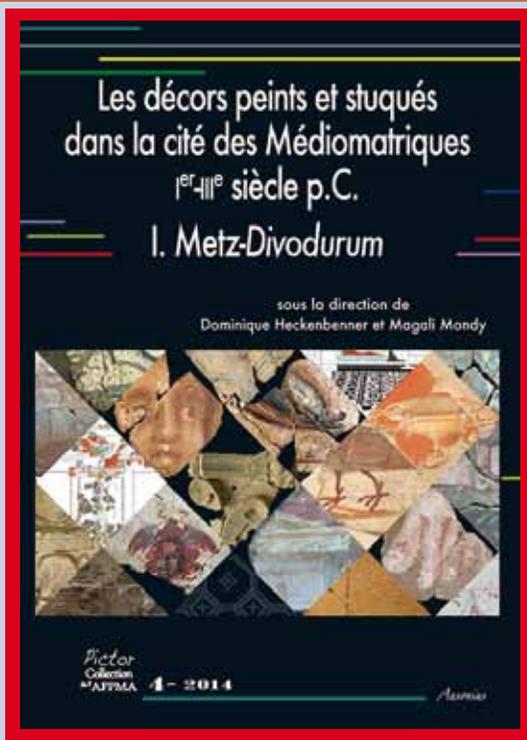
Et bien entendu le dimanche matin prospections archéologiques et à partir de mi-mai entretien de la Croix Guillaume (contact micou.h@sfr.fr).

Sommaire

Editorial	p. 1
La prospection inventaire	p. 2
Prospection archéologique en forêt domaniale de Saint-Quirin	p. 4
Des premiers émaux à la coulée de larmes	p. 7
L'entretien paysager de la Croix-Guillaume	p. 9
Dans les carrières de la Neuve Grange	p. 11
Les enduits peints de la villa de Pompey- Les Noires Terres	p. 12
Les enduits peints de la villa de Saint- Ulrich	p. 14
Histoire du Jupiter à l'anguipède	p. 16
Un Jupiter pour la Croix Guillaume	p. 19
Les brèves	p. 20

L'ARAPS en 2014

- Les conférences :
 - 4 avril : « le Lidar au service de l'archéologie » par Murielle Georges-Leroy.
 - 19 septembre « collectionner aujourd'hui » par Madame Millot-Durrenberger.
 - 7 juin proposée par l'Inrap pour les journées de l'archéologie : « archéologie sur la LGV-Est, nouveau regard sur l'origine des mardelles » par T. Klag..
- Journée des chemins avec le club vosgien le 16 mars : dégagement d'un chemin à Belle-Roche.
- Journées nationales de l'archéologie le 8 juin : « Il était une fois la forêt habitée »
- Journée des associations le 6 septembre
- Journées européennes du patrimoine le 21 septembre : animations autour de la taille de la pierre avec Damien Lambert, François Boura et le forgeron Thierry Tonnelier.
- Visite de l'exposition « vivre à la romaine », par T. Dechezleprêtre, visite du musée du Chapitre par J. Grasser et du Château d'Epinal par F. Pierre, le 2 août.



50 € - dépôt vente à l'Araps
(contact micou.h@sfr.fr)



cl. HO



cl. FP



cl. HO

Qu'est ce que l'ARAPS ?

L'association, fondée en 1997, a pour but de promouvoir la recherche et la mise en valeur du patrimoine archéologique au Pays de Sarrebourg, en concertation avec les services patrimoniaux compétents (Service régional de l'archéologie). Elle est notamment chargée de l'entretien et de l'animation du site de la Croix-Guillaume à Saint-Quirin.

Membres du bureau :

Président : Roland Mangin

Vice-présidente : Muriel Rohmer

Secrétaire : Dominique Heckenbenner

Secrétaire-adjoint : Roland Maret

Trésorière : Dany Gérard

Trésorière-adjointe : Morgane Thorel

Expositions

Le Musée du Pays de Sarrebourg présente jusqu'au 31 Août 2015, l'exposition « C'était là sous nos pieds... Découvertes archéologiques de la Ligne à Grande Vitesse Est européenne ».

Parcours Chagall-Musée du Pays de Sarrebourg et Chapelle des Cordeliers Nouveaux horaires

Du 1^{er} avril au 31 octobre : ouvert tous les jours de 10 h à 18h.
Le dimanche et les jours fériés de 14 h à 18 h. Fermé le mardi
De novembre à mars, ouvert tous les jours de 14h à 18h.
Fermé le mardi

Fermé le 1^{er} janvier, du 10 au 31 janvier, le 1^{er} mai, le vendredi saint et le dimanche de Pâques, les 25 et 26 décembre

Contact : 03 87 08 08 68

com.musee.sarrebourg@wanadoo.fr

Crédits photographiques : Dany Gérard (DG), Denis Haguenuer (DH), Dominique Heckenbenner (DH), Henri Ontabilla (HO), Francine Pierre (FP), Jean-Louis Schumacher (JLS), Morgane Thorel (MT).